

«—Está usted cometiendo una equivocación, doctor —respondió con una calma infinita—. Soy un imitador y un falsificador experto. Escriba su nombre en ese pedazo de papel y se lo demostraré. El médico se echó atrás, estupefacto. La sangre fría de Dov le impresionó, porque, evidentemente, el muchacho sabía lo que le aguardaba. El chavalillo había parado súbitamente, por un momento, el monótono desfile de la muerte. El médico se recobró de la sorpresa; una mueca cruel contrajo sus labios. Dos guardias cogieron a Dov con intención de arrastrarle fuera de allí. —¡Aguarden! —ordenó el médico. Dirigió otra mirada a Dov y le mandó que se acercase. Aquel muchacho había recurrido a una mentira inteligente. Iba a ordenar otra vez que saliese por la puerta derecha, pero la curiosidad le dominó. Y garabateó su nombre en un cuaderno de notas. Dov trazó seis duplicados de la firma y le devolvió el cuaderno preguntando: —¿Cuál es la que ha escrito usted? Media docena de guardias asomaron la cabeza por encima del hombro del doctor y miraron pasmados. El médico contempló de nuevo a Dov, susurró algo a un guardia, que se marchó inmediatamente, y luego le ordenó en tono seco al muchacho judío: —Quédate ahí a un lado. [...] Pasaron cinco minutos. Pasaron diez. La hilera que entraba desde el andén parecía no tener que terminar nunca. El guardia regresó acompañado de un individuo al que Dov tomó por un oficial de alto rango, pues llevaba el pecho cubierto de medallas. El médico le entregó el cuaderno con las firmas, y el oficial las estudió durante un minuto largo. —¿Dónde aprendiste esto? —preguntó secamente el oficial. —En el gueto de Varsovia. —¿Qué clase de trabajo haces? —Pasaportes, salvoconductos de viaje, cualquier clase de documento. Sé sacar un duplicado de todo lo que se presente —Sígueme. [...] Dov Landau celebró su decimocuarto cumpleaños en Auschwitz, y el regalo que recibió fue el de conservar la vida. Podía considerarse muy afortunado porque, entre las decenas de miles de prisioneros de aquel campo, el pequeño grupo de falsificadores del que formaba parte se contaba entre lo más selecto. A su sección particular le habían confiado la tarea de grabar e imprimir billetes falsos de uno y cinco dólares de los Estados Unidos, que serían usados por los agentes alemanes en las naciones occidentales.» (Leon M. Uris, *Éxodo*, Barcelona, 1960 (1958), pp. 164-165).

«Voyons, soyez-sincère. Répondez. Est-ce que les acheteurs qui débutent ne sont pas aussi heureux avec un objet faux qu'avec un vrai? A quoi bon leur enlever leurs illusions? Tant pis pour eux s'ils ont été trompés. C'est leur faute. S'ils ne veulent

pas l'être, ils ont des livres, qu'ils lisent; des musées, qu'ils les étudient; des collections particulières, qu'ils les visitent; des experts attirés, qu'ils les consultent [...]. Vous ne supprimerez pas cette lèpre de la contrefaçon, véritable prostitution de l'art, vous l'aggraverez, au contraire, et vous n'arriverez, en fin de compte, qu'à accroître le nombre de vos ennemies.» (Paul Eudel, *Le truquage. Altérations, fraudes et contrefaçons dévoilées*, Paris, 1908, pp. 1-2).

«A curious consequence of today's sudden burst of scientific knowledge is that we now tend to look too closely at the physical components of a work of art. The other day one of our most prominent scholars in Dutch painting told me that when he saw the article in *The Burlington Magazine* and the photographs of the Emaus he said to his pupils, "That's a forgery". But then he went to Holland, and when he saw the picture in front of him, with its convincing craquelure, convincing colors, convincing aging, he began to doubt his own first impression. There, close to it, he saw all the convincing details and what was wrong with the style. For any of you who intend to buy works of art, all I can say is, don't go into it unless you're willing to give it a tremendous amount of time, to train your eye, to look and look and look. And, even then, probably the best lesson you can have is to buy a forgery.» (Theodore Rousseau, «The stylistic detection of forgeries», *The Metropolitan Museum of Art Bulletin*, xxvi (1968), p. 252).

«L'origine d'un faux ne souffre pas une explication unique et elle invite avec raison à ne pas s'en tenir au théorème de Mommsen et de Hübner: "Probato dolo, totum testem infirmari". Mis à part quelques cas évidents ou grossiers, le faux ou la fraude ne révèlent que rarement et difficilement les conditions de leur naissance. Les classifications, fondées sur des critères "techniques" ne répondent pas davantage à la réalité que des lois, aussi bien établies soient-elles, qui voudraient rendre compte du passage à l'acte criminel chez des individus. De même que chaque crime n'est compréhensible que dans sa particularité et la singularité de son contexte, de même chaque inscription fautive ne peut livrer tout son contenu qu'après une longue analyse critique [...]. Les vrais faux, les faux authentiques, de belle allure, aristocratiques, engoncés qu'ils sont dans leur marbre, venus de Rome ou d'Italie ou d'une cité renommée emportent d'emblée l'adhésion. Mais les faux obscurs du nord-ouest hispanique issus de ces *terrae ignobiles* où régnait l'inculture et l'ignorance, comment leur faire confiance! Savaient-ils seulement lire correctement —le latin de surcroît— ces indigènes? Pourquoi s'étonner dans ces conditions de la bizarrerie de leurs inscriptions? L'esprit le plus fort, le médecin le plus rationaliste pourra pratiquer ses autopsies, il ne touchera jamais à ce fonds ancien qui échappe à l'emprise de la raison et de la romanisation.» (Patrick Le Roux, «Autour de la notion d'inscription fautive», en *Épigraphie hispanique. Problèmes de méthode et d'édition*, Paris, 1984, p. 175).